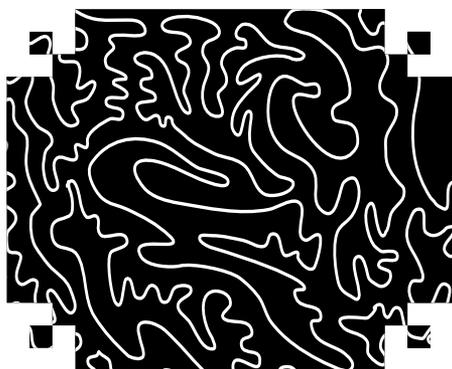


CHERCHER NOTRE VOIE

Rassemblé et rédigé par Marie LeBlanc Flanagan



T E C H T E C H T E C H

CHERCHER NOTRE VOIE est une compilation des contributions des co-chercheur.se.s du projet Tech Tech Tech de Ada X. Ensemble, nous explorons des alternatives aux géants de la technologie pour les artistes et les centres d'artistes. ✨

Pour faire ce zine, j'ai organisé et dirigé une série de courts ateliers d'écriture collaborative où nous nous réunissions en ligne, pendant environ 60 minutes, pour partager les problèmes auxquels nous sommes confrontés ainsi que les solutions que nous avons dénichées. La relation entre « problème » et « solution » est là pour nous aider à écrire, et non pour nous restreindre. Les solutions peuvent être comprises comme des idées, des espaces d'expression et d'exploration.

Merci d'être ici avec nous. La dernière page sert à accueillir vos propres contributions.

Marie LeBlanc Flanagan

C O N T E N U



<u>04</u>	<u>Prakash Krishnan</u>
<u>06</u>	<u>Crystal Chan</u>
<u>08</u>	<u>Remina Greenfield</u>
<u>10</u>	<u>Jules Galbraith</u>
<u>12</u>	<u>Jesse Dekel</u>
<u>14</u>	<u>Kat Hutton</u>
<u>16</u>	<u>Natasha Chuk</u>
<u>18</u>	<u>Sarah Choukah</u>
<u>20</u>	<u>Shalaka Jadhav</u>
<u>22</u>	<u>Jacqueline Matskiv</u>
<u>24</u>	<u>Frances Pope</u>
<u>26</u>	<u>seeley quest</u>
<u>28</u>	<u>Agustina Isidori</u>
<u>30</u>	<u>Liane Décary-Chen</u>
<u>32</u>	<u>Marie LeBlanc Flanagan</u>
<u>34</u>	<u>Janaki Ranpura</u>
<u>36</u>	<u>Dawn Walker</u>
<u>38</u>	<u>Julia Dyck</u>
<u>40</u>	<u>Amélie Brindamour</u>
<u>42</u>	<u>Chahinez Bensari</u>
<u>44</u>	<u>Goldjian</u>
<u>46</u>	<u>AM Trépanier</u>
<u>48</u>	<u>Stéphanie Lagueux</u>
<u>50</u>	<u>Vous/toi</u>

Je suis Prakash Krishnan

Je suis éphémérité ingouvernable dans un corps brun, artiste-chercheur, médiateur culturel, à la fin du retour de Saturne. J'étudie les arts et les médias, plus particulièrement les réseaux numériques de la diaspora et la justice pour les personnes en situation d'handicap.

Le problème

Le problème est l'enchevêtrement entre la mémoire de mon téléphone et la mienne. Si je n'ai pas capturé les souvenirs sous la forme de photos, de messages, de mémos ou d'évènements dans mon calendrier, les moments importants, pour moi, se perdent. La vie en ligne est un trop-plein de connexions, une surcharge d'informations : cycles de nouvelles et thés de célébrités, nouveaux bébés et chiens, emplois et diplômes, vacances, fêtes et anniversaires. Lorsque j'arrête de scroll, la rétention tombe à zéro. Être présent dans le moment [numérique], c'est être partout en même temps, et se déconnecter c'est être exilé de la ville des connexions.

Une solution?

Une solution? J'ai tenté de rompre avec mon téléphone. Pour construire plutôt des relations avec des objets, des émotions, avec la mémoire

IRL détachée de traces/données numériques (photos, messages textes, etc.). Une idée : s'il n'y a pas de traces,

et je valorise cette relation, je serai forcé de reconfigurer mon orientation vers, et de me fier à, mon propre stockage interne et la sécurité de ma mémoire. Pourtant, en faisant cela, j'ai oublié des dates importantes, des anniversaires, des plans, des conversations, des engagements. Toutes les rencontres sont perdues parce que nous n'avons pas échangé nos @nomsd'utilisateur; et maintenant je ne me rappelle plus du nom de telle ou telle personne et comment nous nous sommes rencontrés. ✨

J'essaie, en ce moment, de modifier ma relation à la documentation numérique pour trouver un équilibre fonctionnel. Une approche de la prise de notes et du journal qui fait usage de ma propre méthodologie et une plateforme asociale pour enregistrer mes pensées à laquelle je peux revenir. Quelque chose de non public, de non partagé, sans notifications, mais que je sais être toujours là. Je mets les notifications en sourdine et me déconnecte lorsque je me sens saturé. J'ai substitué les SMS pour les notes vocales et je désencombre et réorganise régulièrement mes photos, en veillant à marquer celles auxquelles je reviendrai. Des moments précieux avec des ami.e.s, des fleurs, des selfies sexy.

Trouver une
approche fluide
et individualisée
qui s'approprie
les moyens de
la documentation
numérique.

✦ *Je suis Crystal Chan*

En tant qu'auteurice et éditrice, j'éclaire, je transmets. Je facilite les projets narratifs : souvent numériques, décoloniaux, et par des créateur.rice.s autochtones. En tant que lien entre les auteur.rice.s, les artistes, les développeur.se.s web, les cinéastes, et entre les formes, les catalogues et les labels, la communication est essentielle. La clarté est essentielle.

Le problème

Le problème? Ce pour quoi on s'attend à ce que je sois organisée. Si vous entriez chez moi – vous ne seriez pas surpris.se.s. C'est bien rangé. Mais si vous flâniez dans ma maison numérique, vous trouveriez un bazar de données: empilées en tours poussiéreuses, prêtes à s'effondrer et à vous écraser.

Toutes les quelques semaines, j'essaie quelque chose de nouveau pour garder ma maison numérique propre : un code de couleur idiosyncrasique, une étrange taxonomie des fichiers, une nouvelle application qui promet de tout résoudre. Après quelques jours, je suis dépassée. Plus tard, plus rien ne fait sens. Je dépense de l'argent. J'engage l'équivalent numérique du 1-800-ramasse-mes-ordures et mes données « éphémères » sont rangées dans un casier d'entreposage des géants de la technologie. À qui appartient ces données? À moi? Vraiment?

Une solution?

Au travail, j'ai appris à respecter les protocoles culturels, au-delà des droits d'auteur exigés par



la loi. Les données ont besoin de souveraineté, d'attribution et de contexte. Les enregistrements audio d'une matriarche autochtone sont sacrés.

Le film d'un.e danseur.seuse en costume de cérémonie soulève autant de questions sur les droits d'auteur que la couverture du film, volée et gardée dans un musée.

Où, et par qui, sont rangées vos données dans le monde? Qui y a accès? Quel est l'équilibre entre l'u/dys-topie du libre de droits, du « tout disponible pour tout le monde » et l'intendance respectueuse? Je mets au défi mon esprit colonisé pour voir les animaux, les plantes, et les pierres comme des êtres. Pourquoi pas les données? On trouve des façons créatives de mêler et reconfigurer des plateformes existantes, libres de droits et personnalisables, afin de tracer de nouveaux chemins (ex : Réseau de Recherche Réciproque/Contextes Locaux).

Il y a une semaine et demie, un décès est survenu dans ma famille. J'ai tout laissé tomber. J'ai dormi dans le lit vide de mes grands-parents. Sur les étagères se trouvaient des albums photos. Il n'y en a pas beaucoup. Mes grands-parents choisissaient avec amour les souvenirs. Ce qui est important, est gardé. Les critères de sélection sont personnels. Suis tes propres règles et ton intuition. Les photos restantes sont conservées avec soin dans un album : une offrande et un cadeau, pour les générations actuelles et à venir.

Comme des objets ✦ physiques, les objets numériques ont besoin de notre protection, de notre responsabilité, et de notre tendresse.

*Je suis
Remina
Greenfield*

Je suis une chercheuse et artiste intéressée par les possibilités hybrides qui peuvent émerger de la convergence des systèmes computationnels et de la matière vivante. Dans mon travail, j'explore les façons de réfléchir à la technologie par le prisme de l'écologie et de la biologie.

Le problème

Il n'y a pas de clarté sur la durée de vie des objets numériques, des données qui existent en ligne, etc. Moi, je dis : Si nos technologies suivaient plus un modèle écologique, nous en saurions plus sur le moment et la manière que nos données en ligne ou nos persona se dégraderont ou disparaîtront.

À un certain point dans ma vie de jeune adulte, ç'a commencé à me peser de savoir qu'il y avait autant de traces de ma personne disséminées sur différents profils, blogues, sites web d'université, etc. D'autant plus qu'en tant qu'étudiant.e, tu es encouragé.e à rendre public ton travail pour que les universités et les institutions en bénéficient, avant même que tu saches vraiment les implications de voir ces premiers travaux rendus publics.

Il existe certains mythes culturels sur l'immortalité technologique, par exemple le fait qu'une personne puisse vivre éternellement sur

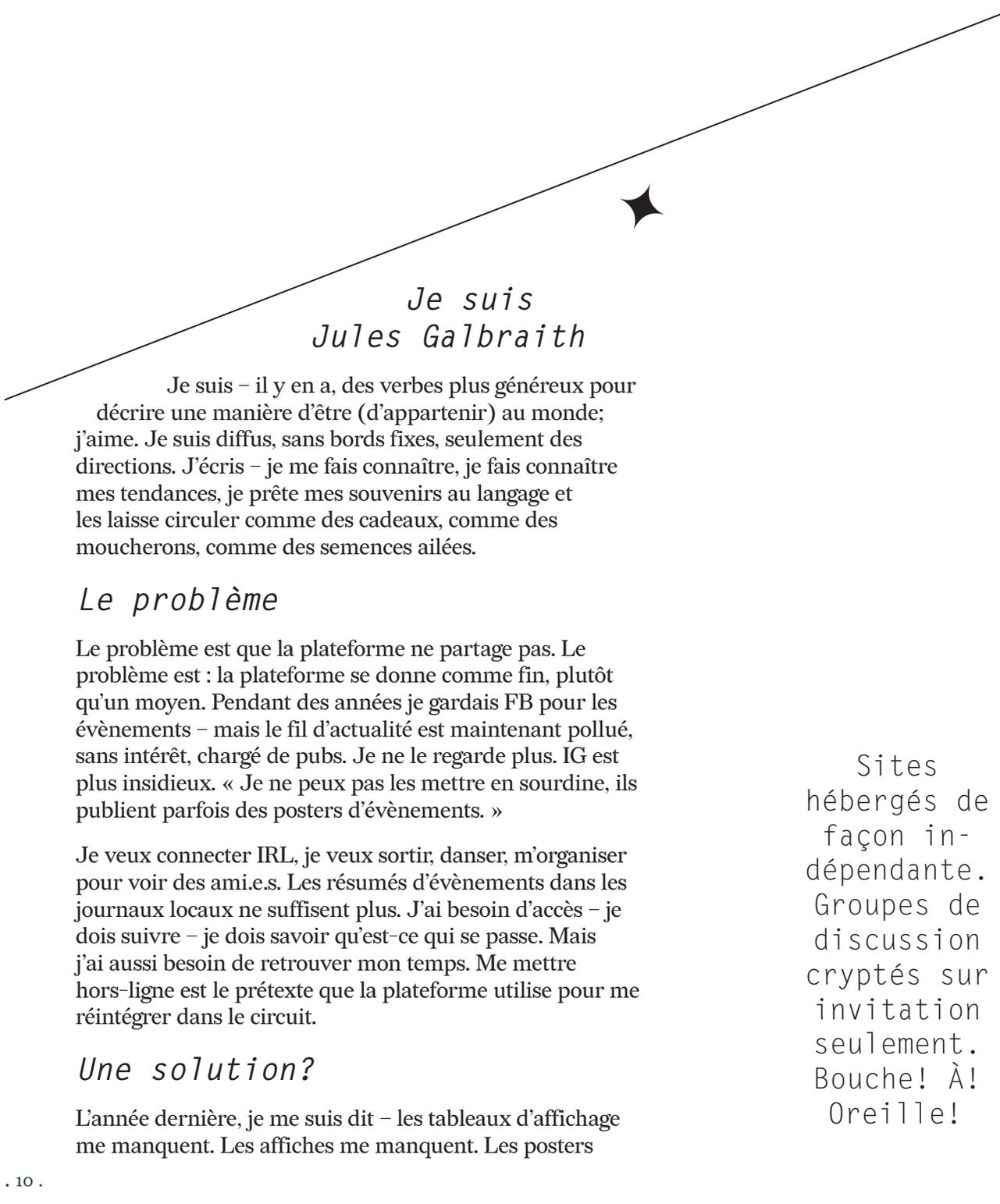
un serveur. Cela dit, lesquels de nos fragments numériques feront partie d'archives ou de bases de données d'une compagnie est, en fait, complètement hors de notre contrôle.

Une solution?

J'ai fait le processus de traquer et d'effacer la majorité de mes traces numériques. Une partie s'est faite facilement – simplement supprimer un profil ou fermer un compte. Malgré tout, j'ai dû demander l'aide d'une tierce partie pour retirer certaines choses qui étaient plus difficiles à trouver. Un autre détail est que ce processus effaçait seulement ce qui était externe à ces différents sites. Je ne pouvais savoir quels morceaux de données étaient conservés par ces différentes entreprises technologiques et à quelles fins ils seraient utilisés. À un certain point, on se sent hanté.e par des versions passées de soi-même et on ne sent plus autorisé.e à suivre le processus normal de croissance et d'évolution.

Ce processus n'était en rien une solution, mais plutôt l'expérience personnelle des difficultés que l'on rencontre lorsque l'on tente de métaboliser sa présence en ligne. Je ressens une résonance poétique dans les droits qui existent, ailleurs dans le monde, comme le « droit de disparaître » ou le « droit d'être oublié.e. » Que dirait-on du droit à ne pas vivre éternellement? D'être autorisé.e à entrer dans un cycle, plus profond, de vie écologique.

J'ai débuté une pratique artistique entièrement consacrée aux représentations possibles du métabolisme (incluant la dégradation) dans un système computationnel, mais inspiré et prenant exemple des processus biologiques.



*Je suis
Jules Galbraith*

Je suis – il y en a, des verbes plus généreux pour décrire une manière d'être (d'appartenir) au monde; j'aime. Je suis diffus, sans bords fixes, seulement des directions. J'écris – je me fais connaître, je fais connaître mes tendances, je prête mes souvenirs au langage et les laisse circuler comme des cadeaux, comme des moucherons, comme des semences ailées.

Le problème

Le problème est que la plateforme ne partage pas. Le problème est : la plateforme se donne comme fin, plutôt qu'un moyen. Pendant des années je gardais FB pour les événements – mais le fil d'actualité est maintenant pollué, sans intérêt, chargé de pubs. Je ne le regarde plus. IG est plus insidieux. « Je ne peux pas les mettre en sourdine, ils publient parfois des posters d'évènements. »

Je veux connecter IRL, je veux sortir, danser, m'organiser pour voir des ami.e.s. Les résumés d'évènements dans les journaux locaux ne suffisent plus. J'ai besoin d'accès – je dois suivre – je dois savoir qu'est-ce qui se passe. Mais j'ai aussi besoin de retrouver mon temps. Me mettre hors-ligne est le prétexte que la plateforme utilise pour me réintégrer dans le circuit.

Une solution?

L'année dernière, je me suis dit – les tableaux d'affichage me manquent. Les affiches me manquent. Les posters

d'évènements sont loin de ne plus être considérés comme une forme d'art – mais maintenant, nous devons tenir compte de la compression d'IG, nous assurer de la lisibilité. Les petits textes sont une mauvaise idée, le design rebattu prédomine, les subtilités se perdent. 500 par 500 est trop comprimé, inélégant pour mon coeur 8.5 par 11. J'ai acheté « flyerzone.fun », créé une adresse courriel pour les soumissions, offert d'accueillir tous les posters d'évènements en circulation, et décrit le site comme l'équivalent numérique d'un poteau téléphonique couvert d'agrafes et de ruban adhésif usé. Ça n'a pas vraiment fonctionné (je ne suis pas riche en clout numérique, j'étais fraîchement de retour sur la scène. J'ai oublié le mot de passe de l'adresse courriel.) Il y avait aussi des problèmes de sécurité – est-ce que tout le monde avait accès au site? Les policiers pouvaient-ils le consulter? J'ai compris que les posters étaient aussi publics, c'est une question d'orientation de l'attention. Peu importe. Dernièrement, un groupe Telegram a été fondé. Je suis sorti danser et, à 5 heures du matin, on m'a donné une petite carte avec un lien bit.ly. Un groupe de clavardage sur invitation seulement, mais à grande échelle. Les posters sont publiés hebdomadairement – tous les événements sont couverts. Je l'ai mis en sourdine, mais je me rappelle qu'il faut y jeter un coup d'oeil. L'énergie HTML n'y est pas (et si Telegram était racheté?) Mais le désir d'être connecté – hors plateforme – y est.

Sites
hébergés de
façon in-
dépendante.
Groupes de
discussion
cryptés sur
invitation
seulement.
Bouche! À!
Oreille!



Je suis Jesse Deke1

Je suis une autrice et artiste obsédée par la vie dans le monde des géants de la technologie, j'aime aussi bien écrire sur l'itinérance que sur une litanie de sujets dégénérés attirant les tragédiennes qui ont grandi dans la scène punk néo-zélandaise. Une part de mes intérêts est de voler dans les magasins de disques.

Le problème

Le problème est que la première chose que je fais le matin c'est prendre mon téléphone. Le problème de

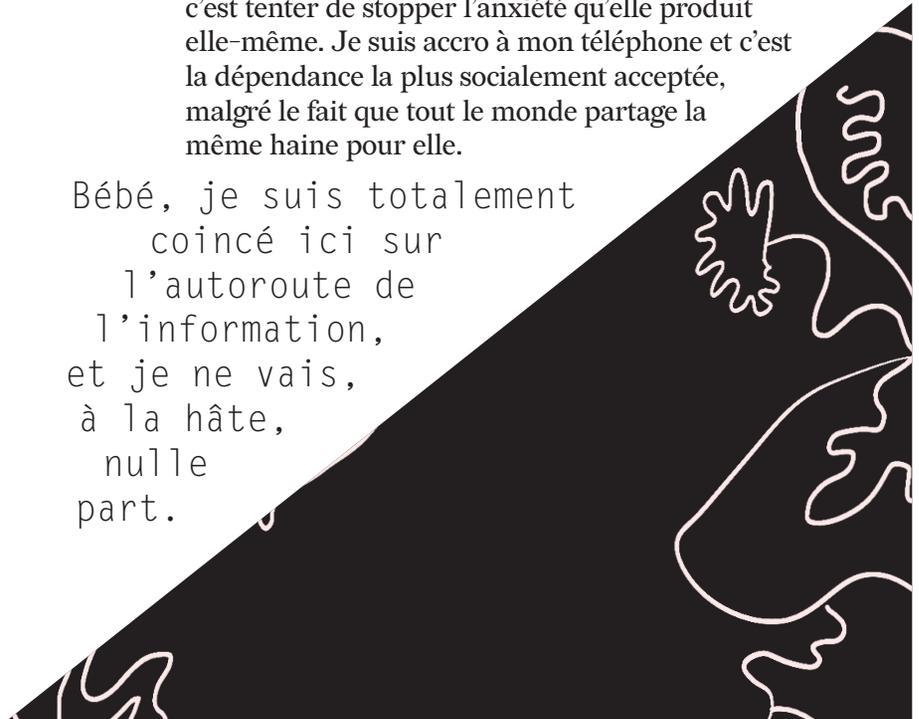
- ♦ ♦ ♦ vivre avec la dévastation sociale que produit les
- ♦ géants de la technologie est que mon cerveau ne fonctionne pas correctement, je regarde mon téléphone 6 heures par jour, et c'est terrible. Et si tu as en dessous de 30 ans, la majorité de ta vie s'est faite ainsi. Ils ont, à travers la « gig economy » uberisée, complètement éliminé tout semblant d'« accessibilité » pour n'importe quelle personne de la classe moyenne, et se sont fixés à une sous-classe qui, elle, n'y a pas accès. Les technocrates sont aussi des gentrificateurs – les yuppies du 21e siècle.

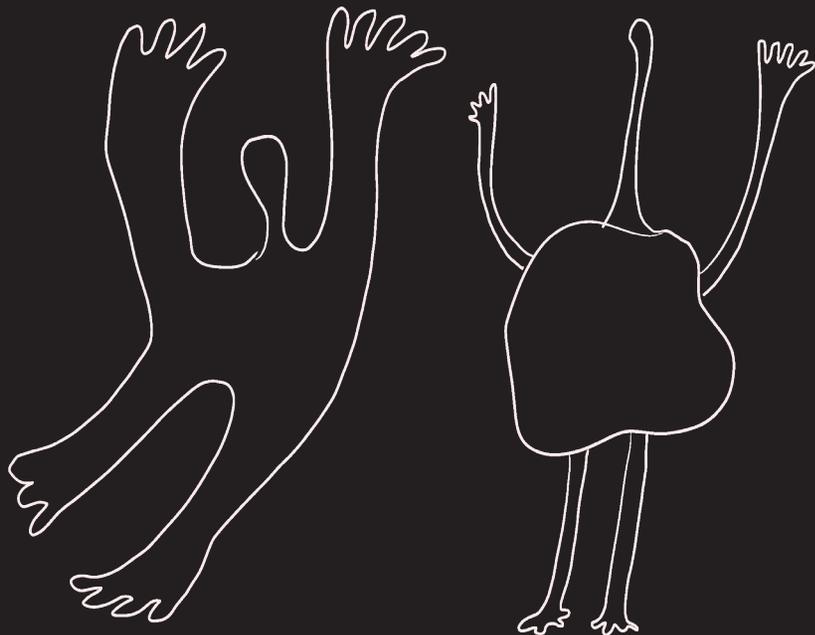
Une solution?



Une solution? J'essaie de m'entraîner à ne pas être trop obsédé par les médias sociaux, et j'essaie activement de freiner cette envie de me tenir au courant des dernières nouvelles. Rien de cela n'a fonctionné. J'essaie de prendre des marches, de profiter de la compagnie des autres et de connaître des gens avec qui je ne partage aucune empreinte numérique (impossible). Je prends aussi des vacances de mes applications, ce qui me semble si pathétique à mettre en mots, mais je ne sais comment faire autrement. J'ai essayé ce truc qui consiste à mettre son téléphone en mode monochrome pour éviter que mon cerveau ne déclenche les mêmes récepteurs de dopamine que la lumière bleue, mais je peux seulement le faire pour une journée, tout au plus, et ensuite, j'ai à nouveau besoin de la couleur pour voir quelque chose. Ça me rappelle ce que les gens disent quant à l'arrêt de la cigarette : c'est tenter de stopper l'anxiété qu'elle produit elle-même. Je suis accro à mon téléphone et c'est la dépendance la plus socialement acceptée, malgré le fait que tout le monde partage la même haine pour elle.

Bébé, je suis totalement
coincé ici sur
l'autoroute de
l'information,
et je ne vais,
à la hâte,
nulle
part.





Je suis Kat Hutton

Je suis une chercheuse en sciences sociales et une artiste. Je travaille comme chercheuse indépendante en aidant les entreprises à bâtir et à innover pour un avenir durable. Mon parcours académique s'est concentré autour du bien-être dans le champ de l'anthropologie médicale. Ma démarche créative s'inspire des cultures du travail, en particulier l'agriculture et la cueillette des fruits dans la vallée de l'Okanagan, en Colombie Britannique.

Le problème

Le problème que j'ai avec la technologie est temporel. Chaque interface, et série d'invitations et de décisions que nous prenons dans chaque application, a un cadrage

temporel qui lui correspond et une réalité temporelle. La façon dont je perçois le temps est, en particulier lorsque j'utilise des applications très addictives comme Instagram, ce qui est devenu le plus problématique pour moi. J'ai l'impression que de vivre dans ce cadre temporel, qui est, finalement, déterminé par le rythme-de-dépendance-chimique, mine profondément ma productivité – en fait, cela forme un axe autour de l'action et de l'inaction. Cet objet-temps met en relief un manque évident d'action en comparaison à ma consommation passive. Ce n'est pas bon pour l'estime de soi, ça encourage l'envie et la tendance à s'apitoyer sur soi-même.

Une solution?

Afin de résoudre leur dépendance aux applications, plusieurs personnes les suppriment. Facebook, par exemple, plusieurs personnes le suppriment pendant un moment, mais rechutent. Je voulais me laisser de l'espace pour voir les pages et les photos de mes ami.e.s *si je veux*. J'ai gardé Facebook, mais je me suis désabonnée de tout, comme ça je n'ai plus de fil d'actualité. Cela m'a essentiellement débarrassé du fil d'actualité, des invitations, et du circuit sans fin des récompenses chimiques. Cela a laissé de la place à mon autonomie, ce qui me permet de décider si je préfère naviguer sur Facebook pour trouver quelque chose en particulier, plutôt que d'avoir un algorithme qui m'offre des items en fonction de l'émotion-radical-du-moment. Se désabonner de tout est initialement chronophage. Mais choisir délibérément mes applications et éliminer les fils d'actualité addictifs a augmenté mon autonomie virtuelle et je crois que ça a finalement augmenté mon bien-être de façon durable.

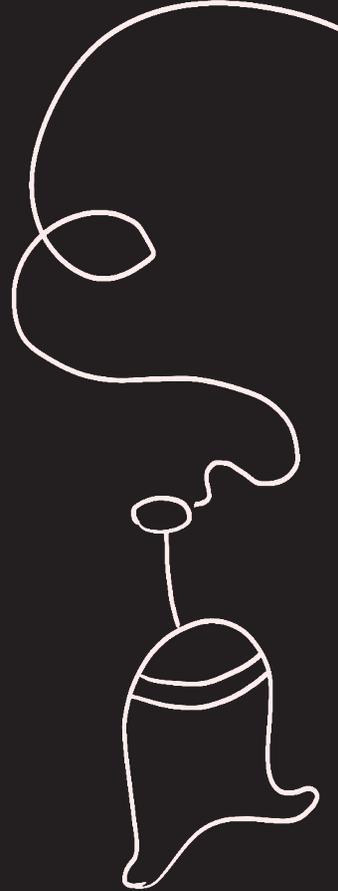
Les générations
plus âgées sont
particulièrement
vulnérables face à
ces cycles néfastes.

Je suis Natasha Chuk

Je suis une autrice, universitaire, éducatrice, et cogiteuse obstinée qui opère dans un état d'entre-deux. Mon identité est située entre les grandes catégories, qui influencent mes intérêts de recherche : la perception, le langage, et le potentiel créatif des technologies. J'écris et passe beaucoup de temps sur les médias visuels, comme la photographie, les images en mouvement, et la majorité des choses qui nécessitent une interaction des participant.e.s. Je savoure ma vie privée.

Le problème

Un des problèmes avec la majorité des technologies – applications, sites web, logiciels de création – est qu'elles sont façonnées pour connaître les utilisateur.rice.s. Des analyses prédictives de base semblent être intégrées partout, ce qui signifie que le système tente d'anticiper mon prochain geste, ou pire, de le suggérer. Ceci est un type de surveillance souple, au sens où mes actions sont observées, étudiées, et évaluées. Ça interfère avec ma liberté de création, de prendre des risques, de suivre mon instinct. Ça essaie de catégoriser là où il n'y a peut-être pas de catégorie, empêchant de nouvelles idées, combinaisons, et formes de voir le jour. Même si cela n'est pas techniquement le cas, c'est ainsi qu'on le ressent au niveau créatif. Les courriels le font. Les applications de médias sociaux le font. Les logiciels de traitement de texte le font. Mon prochain geste, et peut-être ma prochaine idée, semble être façonné pas la conception des logiciels. Le simple fait d'utiliser ✦ le logiciel en question engendre une sorte de réflexion à travers et avec sa conception.



Une solution?

J'ai essayé, par le passé, d'écrire à la main, et ensuite de copier mes mots sur une « page » numérique. Malgré que cela prenne du temps, il est satisfaisant de passer d'un mode à l'autre, entre deux systèmes médiatiques différents. Ma main, mon crayon, et mon papier produisent quelques idées, et transférer vers une saisie au clavier et l'utilisation des logiciels de traitement de texte impose un processus d'édition interne, filtrant les faiblesses, développant et raffinant mes idées. Pendant ce processus, mon travail semble rencontrer à la fois une lectrice et une autrice différente. Je bouge aussi entre différentes « pages » numériques. Je prends toujours des notes sur une application sur mon téléphone. J'aime importer ce charabia dans un document travail pour créer un effet de brouillage entre eux. Mais écrire est en soi formé pas d'autres problèmes, parfois encore plus incontrôlables. Le simple accès à l'information – utile, inspirante, encourageante, mais compétitive et distrayante – étend et limite mon processus de réflexion d'une manière que je ne suis pas toujours prête à gérer. Je gère bien les dates de tombée, ce qui freine mon égarement, mais la saturation d'informations est inévitable. Je préférerais ne pas y participer. Les habitudes analogiques que je maintiens m'aident à garder les pieds sur terre, donnant une matérialité à ce que j'écris, dans ce qui, autrement, ressemblerait à des lignes de texte défilant sans fin.

Mélanger l'analogique
avec le numérique me
semble disruptif et
la meilleure façon de
nourrir ma créativité.

Je suis Sarah Choukah

Je suis quelque part entre

une ingénieure ratée,

quelqu'un qui a un boulot alimentaire comme quelqu'un
qui a un boulot alimentaire en tant qu'artiste,

et un escargot rempli d'imagination.

Je collectionne des fils perdus de toutes sortes en me demandant comment ils s'intègrent dans l'ensemble du patchwork. Parfois, j'essaie de tisser certains fils par le biais de la technologie et de l'art. J'essaie de m'habituer à laisser beaucoup de fils inutilisés, juste au cas.

Le problème

Le problème est que chaque application que j'utilise pense être la seule application que j'utilise. Le problème, c'est que les applications apparaissent comme des êtres particulièrement égoïstes et individualistes. Et chaque géant pense qu'il est le seul géant. Les géants de la technologie n'aiment pas passer du temps ensemble. Ils sont perpétuellement en compétition, jusqu'à la mort si possible, comme une saga de Games of Thrones qui tourne très très mal parce que chaque maison pense avoir le trône. Cela me fait sentir très éparpillée, et mal.

Les applications égoïstes pensent que je vais les utiliser éternellement. Des parties de mon cerveau, de mes neurones, déchargent de la bonté et des idées folles qui trouvent leur chemin dans cette petite base de données dont l'accès m'est barré si j'arrête de payer mon adhésion. Ou qui offre des manières incommodes d'exporter. Bien sûr que je peux. Ou qui a été effacé par la dernière mise à jour, ou qui n'a pas été sauvegardée automatiquement alors qu'elle m'a dit qu'elle le ferait.



Une solution?

J'essaie d'éviter les applications psychopathiques, et d'utiliser plutôt des programmes modestes et humbles. Des applications faites par une ou deux personnes qui s'efforcent de faire quelque chose de simple et d'efficace, quelque chose qui essaiera de s'accrocher un peu plus à mes pensées toujours désorientées et errantes. Quelque chose qui les accompagnera dans leurs pérégrinations.

J'essaie aussi de faire mon propre petit jardin de petites solutions : une semence de prise de notes ici, une autre contenant juste un peu de culture de quelque chose, peut-être quelques mémos. D'autres applications contiennent des dessins, et encore plus ont de la musique et des sons dont j'essaie de ne pas trop me soucier de leur perte.

J'essaie d'apprendre à faire mes propres applications pour que je puisse créer des tout petits serveurs qui ont l'hospitalité de ce qui est non-conventionnel, les petits fils rêveurs, anxieux, inquiets ou plein d'espoir qui jalonnent mon cerveau.

J'essaie de me refaire à l'idée que l'ordinateur était autrefois considéré comme un cerveau. Mais la personne qui a théorisé ce type d'architecture était un brillant génie des maths doté d'une mémoire permanente. Je ne peux pas ignorer la possibilité que le modèle du cerveau utilisé pour penser l'architecture de l'ordinateur était en premier lieu le cerveau de cet homme. Et je me demande quels autres ordinateurs sont possibles si nous commençons à y réfléchir à partir du point de vue d'un cerveau neurodivergent.

J'essaie d'être à l'aise avec la perte,
d'être à l'aise avec tout ce qui finit
par prendre éventuellement la rouille
et retourner dans le manteau de la
terre.





Je suis Shalaka Jadhav

Je suis une marcheuse rapide, une cartographe de l'esprit, une planificatrice urbaine ayant des intentions curatoriales effrénées, rêvant d'avenirs marqués par l'appartenance, ayant soif d'un réapprentissage de la façon dont nous nous écoutons les uns les autres. Je rumine sur la façon de faire une bonne tasse de thé. Je me souviens à nouveau de la façon d'utiliser une bibliothèque. Je soigne ma première plante de curry patta après des années à les acheter en sacs à l'épicerie. J'espère pouvoir les tenir en vie longtemps.

Le problème

Le problème est neuf pour moi. J'aime la force qui irradie de quelqu'un lorsqu'il est ancré dans sa voix. J'aime ma force lorsque je suis ancrée dans ma voix. Mais aujourd'hui, je suis fatiguée de cette force. Je répète mot pour mot les mêmes histoires lorsque je partage des mises à jour sur ma journée pour faciliter la compréhension des détails. Alors qu'autrefois, la répétition m'aidait à me souvenir, maintenant elle rend les détails encore plus glissants. Je pense trop et je pense trop. On me parle. La voix se détache d'elle-même. La Voix. Pas Ma Voix. Je perds le rapport aux lieux, mais je respecte les lieux de vie d'Internet. J'aime les appels téléphoniques. Je suis fatiguée des appels téléphoniques. Je réduis les appels vidéo et flâne sur des sols stratifiés de bois en m'occupant de mes trucs. Pour



me rappeler de la matérialité qui est aplatie par le bavardage et les visages pixelisés. Pour me rappeler des sons, et ne pas être sensible au rire joyeux de quelqu'un qui résonne agressivement dans un écouteur.

Une solution?

1. sur des notes autocollantes, écrivez le scénario

laissez le scénario s'étaler sur les tables, les murs, dans les verres à moitié pleins.

2. pratiquez le scénario avec des ami.e.s

♦ ♦ ♦ vous pleurez les deux. vous tenez le deuil de l'autre.

3. laissez le scénario guider la conversation

iels comprennent mal. vous ne vous sentez pas bien. vous savez que ça n'aide pas, et c'est le début d'un nouveau problème.

4. récupérez la tentative ratée
dégagez-vous du désordre.

Se rappeler comment écouter à nouveau, c'est s'affranchir des premières conversations.

Se rappeler comment écouter à nouveau, c'est travailler avec les personnes qui forment des espaces avec vous.

Je suis Jacqueline Matskiv

Je lis dans le train, et j'écris occasionnellement. Je suis uneoureuse du roman réaliste et de l'érudition étrange. J'ai récemment émergé d'un programme de maîtrise en études médiatiques, ou de deux ans de lecture, de réflexion et d'écriture à propos de l'Ordinaire Numérique au sein du biopouvoir néolibéral.

Le problème

Le problème, c'est tous les paradoxes. C'est le fait que je me « désengage » sporadiquement après m'être engagée il y a très, très longtemps. Le problème est que mes efforts pour me désengager, supprimer ou retenir des données, renégocier les termes, sont tout de même reconfigurés dans des métriques comportementales précieuses. Le problème, c'est mes publicités Instagram – pas qu'elles en savent trop, mais que ce qu'elles savent n'est pas tout à fait juste. Ce n'est tant les plateformes elles-mêmes que les habitudes et les dépendances qu'elles ont instillées en moi, et qui persistent, peu importe à quel point je les intellectualise.

Une solution?

Beaucoup de personnes parlent de quitter – le grand exode de notre imaginaire social. Mais quitter s'est transformé en solution pour vivre à long terme avec nos plateformes; c'est devenu une

stratégie pour rester. Les influenceur.reuse.s comme les « utilisateur.rice.s ordinaires » font des « détox numériques » et reviennent avec une énergie accrue. Regardons les choses en face : les publications d'« adieux » accumulent beaucoup de likes, et quitter pour de bon n'est pas une option réaliste pour cell.eux d'entre nous qui vivons de l'économie du numérique. La solution réelle a probablement plus à voir avec le piratage, le trolling et les modèles peer-to-peer, mais je ne suis pas assez calée en technologie pour vous le dire – j'utilise les toilettes, mais je ne sais pas comment elles fonctionnent. Ma solution personnelle qui n'est-pas-une-solution a été d'essayer de déplier les paradoxes par l'écriture. Je suis peut-être complice, mais au moins j'essaie de comprendre ce qui se passe, non?

Ratez de façons nouvelles et écrivez-le sur du papier. Demandez des instructions à cell.eux qui connaissent bien les technologies.

*Je suis
Frances Pope*

Avec moi, il est aussi facile de se faire ami.e qu'il est difficile de se disputer. J'apprécie surtout bouger, les sons et les mots, et lorsque toutes ces choses s'entrecroisent, j'ai l'impression de rêver. J'écris et traduis le jour, et le soir je suis une journaliste musicale. Je suis probablement entrain de taper à mon bureau avec mes écouteurs, de faire une tasse de thé, ou je suis sortie danser.

Le problème

Le problème est bien documenté. Nous ouvrons nos ordinateurs portables comme des coquilles d'huîtres alors que nous avons encore les yeux lourds de sommeil et que nous préparons notre café. La lueur est plus bleue que ce que nos cerveaux confus peuvent supporter. La journée s'écoule en nuances de concentration, nous nous étirons et bâillons, nous tapons sur des claviers, nous sommes distrait.e.s, nous rayons des tâches sur une liste. Le soleil se dérobe. On commence à penser aux bruits, aux ami.e.s, à l'argent, aux souliers, aux issues, à la bière, aux rires, aux nouvelles, aux petits amours, aux autobus, aux ciels sombres. Nous voulons Sortir. Ce n'est plus vraiment un problème maintenant. Mais qu'en est-il de l'entre-deux? Nous voulons regarder, lire, explorer, nous reprendre, et tout est écrit, tout vibre à travers l'écran, réchauffant et mettant nos nerfs en émoi. Et moi! Je veux lire sur la musique et le son, sur des artistes et des projets, sur l'histoire, les mouvements et les raves! Et j'ai mal à la tête.

Si j'ai
passé
toute la
journée à
réfracter
des mots
à travers
des
pixels,
j'ai
besoin de
la coupure
d'énergie
du papier
et des
pages,
seule.

Une solution?

Une solution? est un va-et-vient, je pense, nous pensons, nous ne sommes toujours pas certain. ne.s. Je suis rentrée pour trouver une façon de sortir. J'ai dépensé quatre-vingt dix livres sterling pour un champ de force dans mes lunettes qui repousse la lumière bleue. Puis, j'ai cherché des bouts de papier. Des personnes qui connaissent beaucoup de choses que je ne connais pas ont fait de belles choses – des journaux et des zines, des impressions et des pamphlets, des collections de collages, brochées. J'ai envoyé mon paiement électronique de plusieurs façons, vécu ma vie pendant une semaine ou deux, et trouvé des enveloppes rembourrées sur le paillason de mes parents. J'étais ravie. Je me suis assise sur les marches du jardin avec ma tasse de café qui restait chaude sous le soleil sans-ombre-ni-feuille, et avec mes lunettes de soleil bon marché et de mauvaises qualités, j'ai lu, page après page. J'ai emporté avec moi une épaisse revue de musique au château et me suis allongée dans les ruines, lisant sur la relation brisée d'un chanteur folk. Je regardais avec des yeux écarquillés les combinaisons de couleurs et les polices de caractères étranges. Je me suis réveillé le week-end et j'ai ramené ma tasse fumante, en essayant de ne pas éclabousser les draps blancs, et j'ai lu des textes propres et ciselés comme des pierres précieuses – regardant les effets bizarres des sonorités du langage à travers le sort que jettent les couleurs. J'ai tapé sur l'écran les noms que je voulais éviter, et la musique m'a réveillé. J'ai glissé mon téléphone sous une couverture et j'ai repris les pages dans mes mains.



Je suis seeley quest

je suis un artiste, organisateur et environnementaliste trans et handicapé des États-Unis, à Montréal depuis 2017. j'ai travaillé dans des librairies pendant plus de 12 ans dans la baie de San Francisco, et j'ai seulement commencé à traîner un téléphone cellulaire avec moi en 2018, lorsque l'accès à la géolocalisation des téléphones intelligents s'est révélé utile dans une nouvelle ville. je n'ai pas encore adhéré aux médias sociaux.

Le problème

Un problème que j'ai rencontré est l'augmentation des design de sites web pour Chrome, avec la supposition tacite que les utilisateur:rice.s du site utiliseront des navigateurs compatibles, sans aucune considération pour l'inaccessibilité des autres navigateurs. Pourquoi n'y a-t-il pas un standard en matière de conception des sites web selon lequel tous les éléments des sites publics doivent répondre aux critères de navigabilité et de fonctionnalité, quel que soit le navigateur ?

Une solution?

L'absence de communication claire sur les interfaces nécessaires à l'accès aux documents du site a des conséquences importantes. Par exemple, le ministère de l'Immigration du Canada, sur l'une

des dizaines de pages de son site web, indique que « Chrome est recommandé » – mais il ne dit pas que « les PDF que les candidats doivent remplir ne se chargeront pas sans un navigateur basé sur Chrome ». Lorsque je vois « recommandé » et non « requis », j'opte pour mon choix par défaut, Firefox, parce que je déteste Google. Mais j'ai découvert que, sans le site web du gouvernement expliquant plus clairement comment utiliser l'interface, je ne pouvais pas accéder aux documents dont j'avais besoin et les soumettre avant la date limite, ce qui a affecté mon statut d'aspirant immigrant et mes choix disponibles en tant que personne handicapée en situation de précarité.

Une façon de gérer ces obstacles est d'essayer le navigateur Vivaldi – j'ai fait des recherches sur une variété de bifurcations de Chromium et j'ai conclu qu'il avait des caractéristiques suffisamment bonnes pour que je puisse l'utiliser de façon minimale pour une sauvegarde. Les pages qui nécessitent Chrome semblent s'afficher correctement avec ce navigateur. Une autre façon d'aborder le problème est d'attirer l'attention des « autorités » en charge du codage et des décisions web, et de dire que les moyens d'accès doivent être élargis et clairement définis.

Si vous avez besoin d'une variante de Chrome, essayez Vivaldi, et continuez à réclamer plus d'accessibilité et de fiabilité non-Google.





Je suis Agustina Isidori

Je suis Agustina. J'ai un parcours en études cinématographiques et en photographie. Je suis, parmi d'autres choses, une artiste argentine basée à Montréal.

Le problème

Le problème est que j'ai de la difficulté à me reconnaître. Qu'est-ce que j'aime? Qu'est-ce que je veux regarder? Qu'est-ce que je souhaite lire? Qu'est-ce qui m'importe? À quels événements voudrais-je aller? Sur quelles vies voudrais-je en savoir plus? Je me sens submergée, parfois perdue. Je fais défiler et on me dit de porter attention à des choses que je ne reconnais même pas. Qui sont ces personnes? Pourquoi sont-elles dans mon téléphone? Que font-elles dans mon lit? Pourquoi est-ce que je me réveille avec elles? Pourtant, je reste bloquée, à faire défiler, à me distraire, à faire défiler...

Une solution?

Dernièrement, je me suis retrouvée coincée plusieurs fois par jour sur les médias sociaux. Et cela empire

lorsque je me sens stressée, anxieuse, ou déprimée. J'ai tendance à y aller pour me distraire.

C'est devenu une chorégraphie quotidienne de distractions. Je travaille. Prends mon téléphone. Près de terminer une tâche. Ouvre une nouvelle fenêtre. Regarde mes courriels pour la dixième fois. Ou à l'approche d'une décision importante. Téléphone. Débloque l'écran. Instagram. Défiler. WhatsApp, nouveaux messages, dois répondre. Réponds. Ouvre une nouvelle fenêtre. Attends. Qu'est-ce que je faisais?

Je me cache derrière ces plateformes. Le résultat, outre la perte immense de temps, est que je finis par consommer du contenu qui ne m'intéresse même pas. Je finis par être absorbée par peu importe ce qu'Instagram a décidé pour moi. Je ne comprends même pas d'où ces recommandations viennent. Ce n'est pas moi.

J'ai essayé de chercher qui je suis, ce que j'aime, qui je veux connaître, où je veux aller. Mais c'est un piège. Un autre problème. Alors j'en fais trop, j'en sais trop sur eux, je ne vais dans ces endroits que sur un écran plat. C'est troublant, c'est écrasant. Tout de même. Je fais défiler.

Toujours à la recherche d'une solution. Prends mon téléphone. Ouvre un nouvel onglet. Google, recherche: ...solution ?

Je suis Liane Décary-Chen

Je suis une artiste organisatrice communautaire dans le milieu des nouvelles technologies. Ces jours-ci je m'intéresse aux algorithmes de médias sociaux et aux enjeux éthiques associés à leur fonctionnement. Je m'intéresse aussi au techno-mysticisme comme cadre pour explorer des phénomènes numériques qui dépassent notre entendement.

Le problème

Le problème est que j'ai tellement entraîné mon algorithme de streaming musical qu'il est devenu meilleur que moi pour gratter ma démangeaison musicale. Je m'inquiète de la façon dont il peut modifier les comportements individuels et collectifs selon les caprices des personnes qui se trouvent dans les coulisses. Les services de streaming sont connectés à de vastes réseaux de collectes de données qui vous suivent dans l'espace numérique et physique, ce qui est assez effrayant. J'ai beaucoup de mal à me détacher de l'algorithme en raison de son emprise émotionnelle et numérique sur moi ainsi que de l'omniprésence générale des services de streaming musical.

Une solution?

J'ai essayé de changer de service de streaming, mais mes préoccupations restent relativement
✦ les mêmes, même sur des applications «

indépendantes

» comme Tidal. Si

je veux continuer à utiliser les services de streaming musical, je commencerai probablement à chercher des commissaires qui créent des listes de lecture avec des intentions spécifiques. Ainsi, je pourrais me constituer une bibliothèque sur laquelle je pourrais compter en apprenant à connaître les goûts musicaux des autres. Au final, j'aimerais développer ces compétences moi-même et devenir meilleure que l'algorithme pour jouer de la musique pour moi-même, pour ne plus y être attirée. Beaucoup de mes ami.e.s sont DJ et j'ai hâte d'apprendre à trouver de la musique et à monter des sets. Entre-temps, ma principale solution a été de revenir à l'écoute d'albums. À la maison, j'écoute des CD, et lorsque je suis en déplacement, je porte sur moi un lecteur CD ou un lecteur MP3. C'est vraiment agréable de ne pas être branchée sur la matrice :-).

Retourner aux
anciennes méthodes
d'écoute de musique
: CD, cassettes,
lecteurs MP3,
émissions de radio,
etc...

Je suis Marie LeBlanc Flanagan

Je travaille, avec le jeu et les connexions, dans les espaces entre les gens et les repousses rêveuses de nos relations. Je fabrique des objets ludiques. Je crée des espaces pour que les gens se retrouvent. Je me sens très seul.e. J'étais penché.e devant mon ordinateur pour les deux dernières années de la pandémie, me demandant ce que veut dire travailler, vivre, jouer. J'ai essayé de laisser mon corps faire ce dont il a besoin.

Le problème

Le problème est que mon ordinateur portable est lisse et doux comme la peau. Il est toujours là, quand je suis triste, quand je suis agité.e, quand j'ai faim pour un toucher ou pour apprendre. Il vibre doucement sous mes paumes, il chante, il brille comme la lumière d'un arc-en-ciel en mouvement. Au départ, c'était seulement un jouet. J'ai sous-estimé sa magie. Il a tressé et noué et fait des boucles en moi, défaisant le doux nectar du cerveau, me détachant de la terre, remplaçant mes propres racines par quelque chose de dur et permanent et inflexible.

Une solution?

Oh, j'ai essayé. Retraites de méditation. Applications de contrôle de soi bloquant les fils d'actualité. Honte, restriction. Pas d'écrans dans le lit. Supprimer encore une fois des applications. Pas d'écrans le dimanche, l'étirement du temps jusqu'à sa disparition.

Mais ma machine prend la forme d'un trou,

quelle que soit la forme du trou d'aujourd'hui. ✨
Je tremble dans le creuset de mon cerveau, recroquevillé.e, attaché.e à la prise électrique. Un animal, je suis attaché.e par ces cordes.

Enfant, je lisais toute la nuit. Parfois 2 ou 3 livres, lisant jusqu'au lever du soleil. La machine attire encore plus fortement. Je questionne, je reçois des réponses. Je suis invisible et également vue. Certains jours, je débranche et laisse ma machine mourir dans mes mains, car c'est la seule façon que j'ai trouvée pour m'arrêter.

Je gratte et saigne le stylo sur le papier. Les pixels ont sauté, l'écran tremble hors du corps. J'essaie de localiser le vaisseau et d'échapper aux chasseurs de consommateurs. Les bloqueurs de pubs en marche, attrapant seulement les appâts. Chaque phrase est mémétique. À la dérive dans le néant, je vois un mirage radar, mais en lui, la vérité. Mais vite, un fil, le déroulement. La croissance, notre contact le plus lent, le plus doux.

Ce n'est pas facile. C'est facile. L'enroulement et le réenroulement, la façon dont la trame ouvre la voie. L'émergence réciproque. La main-sœur me reflète, nous sommes lié.e.s et indissociables. Révélation. Et recommencer.

Je veux que tu saches
que ces mots viennent
de mon clavier.

Je touche
actuellement
la machine.



Je suis Janaki Ranpura

Depuis plus de vingt ans, je travaille comme ingénieure artificielle en façonnant des moyens pour motiver les gens par l'inspiration plutôt que par l'autorité. J'invente, fais de l'art, construis et code.

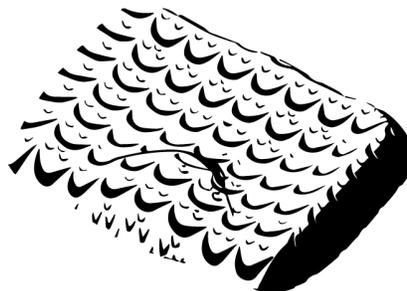
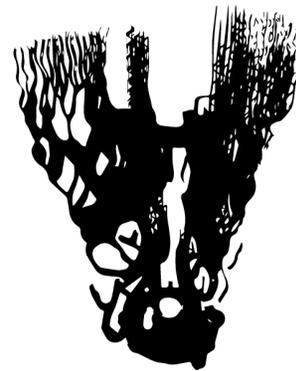
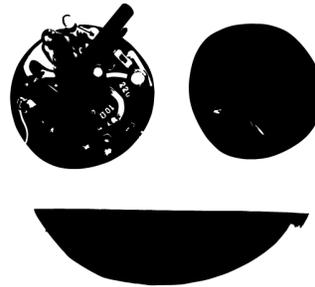
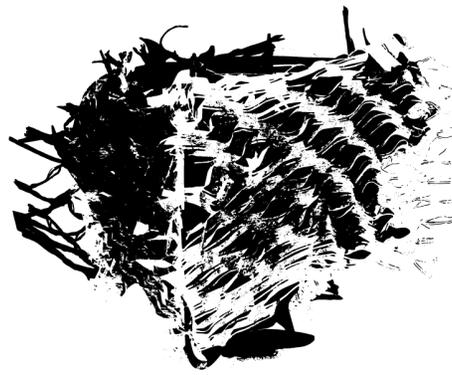
J'ai longtemps eu de la difficulté avec la promesse utopique des technologies libres d'accès et la déception répétée de sa réalité. Cependant, durant la pandémie, j'ai changé de position. (Par « libre d'accès », j'entends les fichiers de conception qui sont publiés en ligne dans l'intention de les rendre disponibles publiquement.)

Le problème

Nous avons besoin d'une économie non corporative. Le libre d'accès promet un système en dehors des rythmes de fabrication actuels. Je n'accepte pas l'argument que les entreprises sont des sujets légaux avec des droits civils (Burwell v. Hobby Lobby, 2014). Je ne suis pas la seule. La crise hypothécaire de 2008 a creusé le fossé, en Amérique, entre les biens nantis et les gens défavorisés. Elle a déclenché une révolte contre la voracité des entreprises, comme on l'a vu avec le mouvement Occupy Wall Street. Nous commençons à rejeter l'idée que les biens naturels intangibles sont des produits consommables auxquels on peut attribuer un prix en dollars. L'accès libre, qui met l'accent sur le libre partage des données, est une proposition destinée à offrir une alternative aux systèmes de valeurs des entreprises.

Une solution?

J'ai travaillé dans le plus grand Fab Lab d'Europe, à concevoir des choses ridicules pour que les robots puissent les fabriquer : un haut-parleur qui



tire sa langue. Un coussin de siège qui secouait les fesses toutes les 25 minutes. Le directeur du lab m'a fait la leçon.

Les Fab Labs ont été présentés comme des lieux de révolution, dont la concentration du pouvoir d'inventivité pourrait briser le joug des entreprises. Ils n'ont pas tenu cette promesse. Mais lorsque la pandémie a frappé, les Fab Labs du monde entier ont prospéré en servant de point d'appui à la fabrication locale d'équipements de protection individuelle, principalement de visières.

Et si les laboratoires de fabrication locaux servaient d'espaces ludiques, de pratiques d'invention lorsqu'il n'y a aucune raison d'inventer ? Pourquoi ne pas encourager les motifs sociaux qui maintiennent les gens engagés et prêts à agir en cas de nécessité ?

Cela pourrait être une manière radicale d'organiser les infrastructures de fabrication : l'approvisionnement à la demande. Cela pourrait éliminer le besoin de « vendre des produits » qui s'accumulent grâce au modèle plus courant de production permanente. Les gens seraient employés pour jouer, avec le renversement de pensée selon lequel « jouer » signifie se préparer à l'action. Les clowns montant des poneys tachetés deviendront la cavalerie.

Les réponses d'urgence peuvent être préparées par le jeu, en dehors des périodes d'urgence.

Je suis Dawn Walker

Je suis une chercheuse et designer qui s'intéresse à la création de web-infrastructures équitables et à faible émission de carbone. Pour ce faire, j'étudie l'histoire, les valeurs et la manière dont nous construisons les technologies.

Le problème

Une approche du problème qui m'aide à comprendre la situation actuelle et la direction que nous devrions prendre s'articule ainsi : la plupart des gens n'ont pas la capacité de prendre des décisions sur la façon dont les plateformes et les services qu'ils utilisent sont gérés, et comment (ou si) leurs données et leur identité provenant de l'utilisation de ces plateformes sont utilisées par les géants de la technologie pour gagner de l'argent et chercher du profit. Sans ce pouvoir et ce contrôle, on observe des plateformes qui vendent des données personnelles ou les utilisent à des fins publicitaires (Twitter), qui traitent les utilisateurs comme des expériences scientifiques sans consentement éclairé (Facebook/Meta), et qui permettent au racisme, à la misogynie et au harcèlement de perdurer en ligne parce que cela nuirait financièrement à l'entreprise de dépenser de l'argent pour y remédier (TikTok).

Une solution?

Nous devons essayer beaucoup de nouvelles choses pour améliorer la situation actuelle. Pour moi, ce qui est important, c'est que ces approches

visent à redonner le pouvoir et le contrôle aux individus et aux communautés, loin des géants de la technologie. Je suis membre et travailleuse chez Hypha, une coopérative de travailleuse.s de la technologie qui développe des outils dans lesquelles chaque membre a un droit de regard. Les exemples actuels qui m'inspirent : Mastodon, un réseau social fédéré où plusieurs organisations et groupes différents, au lieu d'une seule entreprise, gèrent les serveurs (pensez plus à email qu'à twitter). Mapeo, de Digital Democracy, construit en étroite collaboration avec des partenaires autochtones en Amazonie, est un ensemble d'outils permettant de créer des cartes et des ensembles communautaires de données qui résident sur les téléphones ou les appareils plutôt que d'ajouter automatiquement les données à Google Maps. Et des plateformes coopératives pour le covoiturage (Drivers Coop), le streaming (Resonate), la critique musicale (New Feeling), et plus encore (voir le Consortium Platform Co-operativism). Tous ces projets sont passionnants et profondément engagés dans la construction de technologies responsables et locales. Mais ils ne sont que les premiers germes, et non un champ arrivé à maturité. Pour nous réapproprier véritablement la technologie et/ou désinvestir dans les grandes entreprises technologiques (<https://doi.org/10.21428/93b2c832.e0100a3f>), nous aurons besoin d'une diversité de tactiques et des nouvelles façons de travailler ensemble.

Nous ne faisons que commencer, mais nous pouvons construire quelque chose de différent tant que nous le faisons ensemble!





*Je suis
Julia Dyck*

Je suis une artiste, conceptrice radio, coiffeuse, hypnotiseuse, et étudiante en conception web. Porteuse de nombreux chapeaux.

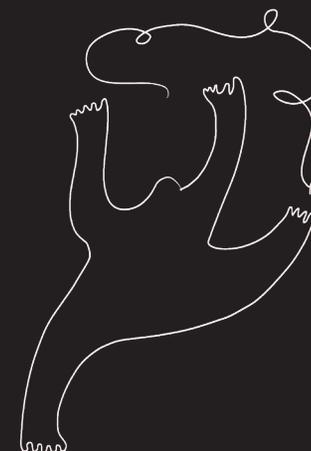
Je recherche les connexions possibles entre le corps, la technologie et la conscience. Alto dans la chorale. Je remets en question les frontières entre le réel et le fantasmatique et, parfois, j'écris de la science-fiction.

Le problème

J'ai l'impression de ne pas être détentrice de mes propres souvenirs. Lorsque j'avais 14 ans, j'ai eu une caméra numérique et je prenais des photos de mes ami.e.s à des concerts punk, au centre d'achat, à des manifestations. Je les enregistrerais dans Photobucket pour les héberger et les poster sur mon Livejournal (où j'ai sans fin manipulé le css pour avoir l'arrière-plan LeTigre exactement comme je le voulais). J'avance de quelques années dans l'ère MySpace et toutes mes photos sont des liens invalides. Je n'ai jamais pu récupérer mes photos de Photobucket et tous ces souvenirs sont en quelque sorte perdus. J'ai si peu de photos de ces années-là. J'avance encore de quelques années et maintenant Facebook détient toutes mes photos, et puis Instagram..

Une solution?

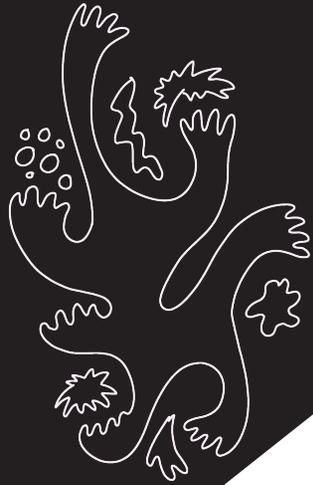
IAu secondaire, j'ai commencé à me remettre aux appareils jetables, et puis aux caméras argentiques 35mm. Depuis, je shoote entre 3 à 6 rouleaux par année. C'est



le meilleur moyen pour moi de capturer les moments dont je sais que je veux me souvenir. Cela m'empêche de surdocumenter et de perdre de belles photos dans un océan de selfies et de captures d'écran. J'ai des boîtes de photos dans un classeur et des dossiers numériques de chaque année sur plusieurs disques durs. La quantité est raisonnable et les photos semblent réelles. Elles sont à moi. Si demain mon Instagram est piraté ou si mon Google Drive est, pour une raison qui m'échappe, supprimé, les photos seront toujours dans mon classeur.

toujours plusieurs
sauvegardes





Je suis Amélie Brindamour

Je suis artiste en arts visuels, travailleuse culturelle et enseignante en art. Je suis fascinée par les champignons, les créatures marines et les relations interespèces. Je suis membre de plusieurs communautés: des centres d'artistes autogérés, un club de plein air, un cercle de mycologie, etc. Je crois en la force du doux.

Le problème

Voici l'histoire de comment je me retrouve à
* * * regarder Facebook ou des sites de Design lorsque
* je dois commencer une tâche sur l'ordinateur que
* je trouve difficile, ou quand je suis dans le milieu
d'une tâche, et que je me sens fatiguée. D'un côté c'est
de la procrastination, mais d'un autre côté, décrocher de
ce sur quoi je suis en train de travailler m'aide parfois à
«débloquer» pour poursuivre mon travail. Par contre,
je tombe parfois sur des images qui font surgir des
émotions désagréables: un mariage auquel je n'ai pas
été invité, d'anciens amis qui me manquent, un collègue
dont le succès me cause de la jalousie, etc. Étant parfois
nostalgique, je trouve difficile de savoir ce que font toutes

les personnes que j'ai rencontré au cours de ma vie.



Une solution?

Lorsque je prends une vacance de une à deux semaines, comme durant le temps des fêtes, j'arrête de regarder Facebook. Tout d'un coup ce que font les autres n'est plus si important, et les personnes avec qui je suis, les livres et même les films deviennent plus vivants. Je ressens alors un un sentiment de bien être et une capacité de concentration inégallée. Mais lorsque mes vacances se terminent, je recommence après seulement 3 semaines à regarder Facebook dans mes moments libres, et lorsque je travaille à l'ordinateur. Le problème est que comme une machine à sous, 1 fois sur 20, l'information est pertinente et m'aide dans ma vie personnelle et professionnel, mais 19 fois sur 20, ce n'est pas le cas. C'est ce qui me garde dépendante. S'il y avait une application qui permettrait de seulement sélectionner le type de publication qu'on désire consulter, cela sauverait énormément de temps à tout le monde.

La meilleure solution
lorsque je travaille
serait de simplement
me lever et marcher
2 minutes dans
l'espace
disponible.





Je suis Chahinez Bensari

Je suis passionnée par l'expression artistique sous toutes ses formes, particulièrement le design et la technologie et leurs implications sur la communauté et la culture.

Je suis écrivaine, chercheuse et artiste visuelle. J'ai un background en critical science and technology (STS) et cultural studies et cinema.



Le problème

Plus j'utilise les réseaux sociaux, moins je me sens comprise dans mes besoins. C'est contre-intuitif, non? J'ai l'impression que Instagram, Twitter et Google se basent sur 1) quelques achats que j'ai faits 2) une certaine écoute ou surveillance (IRL et cross-platform) pour bâtir un profil de qui je suis... qui me rejoint peu. Je crois que nous sommes plus que ce que nous achetons.

Malgré que les entreprises mettant en marché ces technologies disent que celles-ci peuvent faciliter nos vies en apprenant a nous connaitre et nos centres d'interets, elles recommandent majoritairement des produits VS des opportunités d'explorer ces interêts.

Une solution?

Au debut, j'utilisais la fonctionnalité proposée par Twitter et Instagram: «I am not interested in this». Mais au lieu de me montrer du contenu qui m'interpelle, elles m'ont proposé du contenu presque identique... de créateurs différents.

La solution que j'utilise presentement est l'inverse: je tente de rechercher plus de contenu qui rejoint mes interets sans être nécessairement rattaché a un produit. Et surtout, de diversifier ces recherches dans l'espoir de diversifier mon feed.



Une piste de solution que j'aimerais explorer prochainement est de «confondre» ou perturber l'algorithme en recherchant des sujets plutôt «random», qui sont moins alignés avec mes interets courants. J'aimerais retrouver la curiosité, le fun et ce caractere aléatoire qui m'a fait tomber en amour avec l'internet.

J'use de
curiosité
pour pousser
l'algorithme vers
le hasard, de
nouveaux horizons
et, surtout, vers
le plaisir.

Je suis Goldjian

Je suis un.e artiste qui pratique la performance, le dessin, l'écriture et la vidéo danse. Je facilite des processus collectifs, comme le soin des conflits, des cartes mentales immersives et des forums ouverts. J'ai passé trop de temps devant un ordi aussi, depuis 15 ans, j'essaie de les côtoyer autrement, par en dessous, par en dedans, par ailleurs et moins souvent.

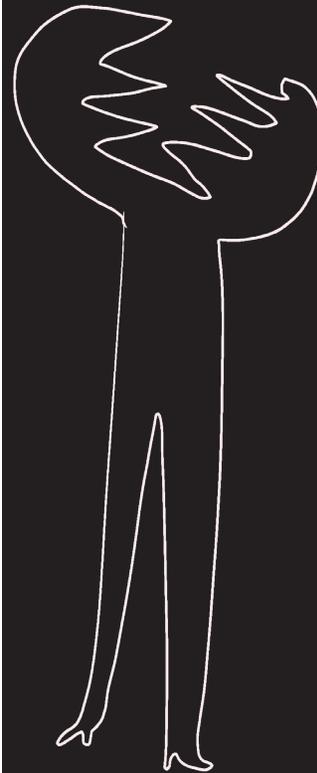
Le problème?

En 2 ans, le monde s'est mis à vivre en ligne. Moi qui aime les courbes, j'ai développé différents troubles. De l'humeur certes, mais aussi des nausées, des vertiges, des migraines et des sueurs froides. Zoom est devenu l'ennemi n°1 de mon système vagal. Son blason, ses couleurs, ses fonctionnalités, ses possibilités d'enregistrements et capacités de capture-captation, tout invoque la monopolisation. Ce qui me fit perdre pied et lever le cœur, c'est de voir se muter nos assignations à résidence en relocalisation sur des fenêtres de 2 pouces. Mon corps ne savait plus où se mettre, ni comment lire, recevoir et transmettre, tout ce dont il a besoin pour se co-réguler.

Une solution ?

J'ai d'abord ritualisé ces rencontres saugrenues. J'ai dédié un espace connexion et m'habillais en conséquence, avec mon kit de pilote de vaisseau spatial, me préparant à décoller à chaque appel.

Le jeu s'est perdu à mesure des rencontres. J'ai tenté de rediriger les proches vers des solutions



libres, jitsi
(open.meet),
appear.in devenu whereby.
J'ai installé en fond d'écran une
carte des serveurs féministes réalisée lors
d'une résidence en Autriche.

J'ai insisté pour intégrer nos corps, pour nous
montrer nos mondes au-delà des fenêtres. J'ai
décrit mes symptômes aux collègues, les sueurs, la
panique qui montait. J'ai tenté de fermer les yeux,
les fenêtres, de n'utiliser que mes oreilles.

J'ai pris de longues marches : 4h en forêt pour 1h
de travail en ligne. J'ai initié des rencontres sur
un banc, avec un gros thermos, des protocoles de
distanciation, de couvertes et de chaufferettes sous
les doigts pour endurer les -20. J'ai écrit sur la
nausée, les migraines et les planètes sans gravité
qu'elles me font traverser. Je me suis demandé si
je somatisais mon rejet du travail. J'ai revendiqué
mes somatisations. J'ai annoncé au monde du
travail que je me réincorporais et que ne me
livrerais plus à Zoom. Je ne me retrouve qu'à
mesure que j'évite les écrans et les caméras. Parfois
pourtant, je prends plaisir à me plonger dans un
projecteur, à condition que tout mon corps y soit
convié.

A grand coup de vertige,
mon système vagal prenait
les appels Zooms pour des
assauts.

Pour me relier à d'autres
humains, j'ai multiplié
les retours au corps et
l'exploration des espaces
libres.

Je suis AM Trépanier

J'ai grandi dans une maison aux briques roses, sur une rue portant le nom d'un missionnaire et d'un mammifère semi-aquatique, dans laquelle nous avions un ordinateur branché au réseau Internet dans le sous-sol. Aujourd'hui, je m'intéresse aux modes de transmissions entre les gens, à la façon dont nous parvenons à nous mobiliser ainsi qu'aux outils qui permettent de telles convergences.

Le problème

Le problème est lié à la définition du concept de sécurité. Les géants de la technologie l'ont compris à travers l'angle de la légalité, occultant le fait que les lois peuvent en opprimer certain-es, pour la «sécurité» des autres. Ce qui ne tombe pas dans la norme devient menaçant, susceptible d'être source de danger. Depuis quelques années, Facebook exige que ses utilisatrices emploient leur nom légal sur sa plateforme. Et depuis quelques mois, je tente tant bien que mal de changer mon nom pour celui que je préfère employer au quotidien.

Une solution?

J'ai essayé, certes, sans succès. J'ai compris que l'autodétermination ne se conformait pas à la structure rigide et opaque d'une plateforme comme Facebook, où l'authenticité et le catalogage de profils de consommation l'emportent sur l'affirmation identitaire. Ce

n'est pas moi qui me donne un nom dans ces espaces, mais bien lui qui m'assigne pour mieux traiter, mesurer qui je suis. ✨
La transmission de mon nom d'usage passe plutôt par mes signatures de courriel, mon site personnel, mes publications, mes textes biographiques. Elle passe aussi par des ami-es attentif-ves qui prennent le temps de me demander comment je préfère me faire appeler: c'est un processus qui nécessite du temps, de l'engagement, qui se définit dans l'usage et dans l'écoute active. Or, je ne trouve pas d'interlocuteur-trice dans l'architecture de la plateforme. C'est une conversation à sens unique, un input erroné dans la séquence traitée par l'algorithme. Les majuscules inhabituelles ne permettent pas d'ouvrir de discussion. Je n'ai pas l'énergie disponible affronter le service à la clientèle: la conclusion est donc finale.

J'ai appris à lâcher prise, à me dire que je ne pouvais pas compter sur ces espaces «les plateformes bâties selon les normes dominante» comme lieux d'émancipation. Ceux-ci existent ailleurs.



✦ *Je suis Stéphanie Lagueux*

Je suis une artiste et travailleuse culturelle, curieuse et bricoleuse numérique. Je travaille chez Ada X depuis 2001 et j'ai vu grandir des géants qui en ont remplacé d'autres moins immenses mais tout aussi gourmands...

Le problème

Dans ma recherche et celle d'Ada X pour des alternatives, nous avons choisi une plateforme de développement ouverte et libre pour notre projet de médiation en ligne, Mozilla Hubs.

Et dans notre désir d'indépendance et de prise en charge, et pour offrir plus de souplesse aux artistes avec qui nous travaillons, nous avons choisi de gérer notre propre serveur, pour un coût d'opération plus grand - celui de l'indépendance ;)

Dans les options offertes, nous réalisons que nous n'avons pas vraiment le choix d'utiliser le serveur d'Amazon, le seul qui offre du support technique.

Une solution?

Avec les frais d'installation déjà engagés, et l'échéancier du projet qui file, nous allons devoir continuer notre développement avec ces plateformes malgré la dichotomie de notre démarche : travailler avec le valeureux logiciel libre et le vilain serveur du géant. Et payer, au final, le géant avec notre argent sonnante et rébuchant.



Est-ce que nos données et celles des artistes seront mieux sauvegardées dans ce contexte ?

Je l'avoue, je n'ai pas eu le temps de lire tous les caractères des dizaines de liens parcourus à travers la configuration du système : le temps presse, nous devons lancer

Allo Ada bientôt, y installer des œuvres et rencontrer des publics ! En contrée semi-libre sous l'œil mi-clos du géant...



Ma solution est en chemin, j'espère toujours que le temps fera émerger de nouvelles réponses, que d'autres avanceront devant nous pour nous éclairer et migrer du pays des géants vers celui des indépendants, encore une fois...

Je suis

*Un problème que vous avez personnellement
rencontré en vivant avec les géants de la
technologie,*

Une solution?

M E R C I

À tous les contributeur.ice.s de ce zine.

Aux principales chercheuses du projet Tech Tech
Tech : Sarah Choukah, Liane Décary-Chen et
Hannah Strauss.

✦ À Ada X, Marianne Desrochers, Natacha
Clitandre, Roxane Halary, and Stéphanie
Lagueux pour la recherche préliminaire
et le soutien permanent.

À Justin Leduc-Frenette et Hannah
Strauss pour la traduction.

À Solène Lautridou pour la
mise en page et le design du
zine, et à Jules Galbraith
pour son support avec la
mise-en-page.

À Nneka Nnagbo
pour la révision et le
soutien à la mise en
page.

À vous, lecteur.
ice.s, qui
donnez
vie à ces
mots.

Ada
x



Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
du Canada

